

## Recherches sociographiques



Jean HAMELIN, *Économie et société en Nouvelle-France*

Fernand Dumont

Volume 2, numéro 2, 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055085ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055085ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, F. (1961). Compte rendu de [Jean HAMELIN, *Économie et société en Nouvelle-France*]. *Recherches sociographiques*, 2(2), 263–264.  
<https://doi.org/10.7202/055085ar>

Cantino, King, Contarini, Maggiolo, Pesaro-Freducci ou dite cabotienne, Kunstmann no 3, La Cosa, Fagundes et Miller; à chacun de ces types se rattachent une ou plusieurs cartes qui s'en sont inspirées. Par cette méthode, Hoffman parvient à dater d'une façon assez précise certaines cartes ou à reporter à plus tard ou même à rejeter certaines autres qu'on essayait de baser sur quelque découverte inconnue. Pour Harris, il y aurait eu dès les premières années du seizième siècle une floraison étourdissante dans la cartographie; Hoffman démontre le contraire, tout en marquant les étapes d'une progression très lente. Selon Hoffman, la cartographie nord-américaine ne débute qu'en 1502 par la carte Cantino; c'est la carte La Cosa (1500) qui avait l'honneur de figurer en tête : pour Hoffman, ce qu'on en a aujourd'hui n'est qu'une copie d'un original perdu, copie à laquelle on a ajouté des éléments qui en feraient même un travail postérieur à 1524. Sur ce point, nous ne sommes pas d'accord : Hoffman aurait dû, à cette étape de sa critique, pousser plus loin et chercher à démêler parmi les interpolations de cette copie quelles pouvaient être les survivances de la carte originale, et il nous semble bien que le littoral grossier qui va du cap d'Angleterre au cap Découvert et qui correspond au dessin sommaire que pouvait faire un explorateur en passant du cap Race au cap Breton, ne peut être qu'une survivance de l'original de La Cosa.

Quant à l'ethnographie, signalons ici les principales conclusions d'Hoffman : pour la période 1497-1550, les sources sont beaucoup plus abondantes qu'on le croyait jusqu'ici, mais les renseignements qu'elles apportent ne sont pas suffisamment localisés; la civilisation des indigènes du nord-est de l'Amérique était tournée vers la mer, mais la traite des fourrures est venue désorganiser cette civilisation en obligeant les indigènes à s'éloigner des côtes pour s'approvisionner en pelleteries, et l'on en saura davantage sur ce point quand on pourra mieux connaître la composition des flottes de pêche européennes à cette époque; enfin, toujours pour la période 1497-1550, l'information porte surtout sur les Iroquois laurentiens, mais les archives pourraient nous en révéler davantage, par exemple si l'on publiait les inédits de ce Thetvet qui eut de longues conversations avec Cartier ou si l'on retrouvait l'original des relations des trois voyages de Cartier.

Il reste à souhaiter avec Hoffman que l'on fasse le même travail pour la période 1550-1600, période fort obscure, mais au cours de laquelle se produit la disparition mystérieuse des Iroquois laurentiens. Il manque ce chaînon dans notre histoire canadienne.

Ce Cabot to Cartier, par l'étude critique des cartes et des relations, par sa méthode toute nouvelle et par les éclaircissements qu'il apporte, est un outil indispensable à quiconque s'intéresse au seizième siècle canadien.

Marcel TRUDEL

Institut d'Histoire,  
Université Laval.

Jean HAMELIN, Economie et société en Nouvelle-France, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960, 137 p. (Cahiers de l'Institut d'Histoire de l'Université Laval, 3)

Nous ne disposons pas, en langue française, d'une bonne esquisse de l'histoire économique du régime français. Les ouvrages anglais (ceux, déjà classiques, de Innis, de Aitken et Easterbrook, entre autres) nous laissent un peu insatisfaits. Le travail de Jean Hamelin comble partiellement une importante lacune. On pourrait avec raison lui reprocher de ne pas situer les travaux qui, avant le sien, ont traité cette question : les quelques références faites ici aux prédécesseurs sont nettement insuffisantes. Par ailleurs, ce petit livre n'est pas vraiment une synthèse. L'auteur ne le présente pas comme tel : "une collection

d'hypothèses et de points d'interrogation", nous dit-il dans l'avant-propos. L'auteur est ici trop modeste. Très soucieux de souligner, dans chaque chapitre, les limites de ses investigations, Jean Hamelin apporte plus que des conjectures ; certaines de ses analyses constituent d'excellentes mises au point.

Dans une brève introduction, l'auteur trace une esquisse de l'évolution économique de la Nouvelle-France. Il nous propose, en somme, quelques points de repère en termes de conjonctures. Les cartes nombreuses insérées dans le texte seront fort utiles pour débrouiller un écheveau complexe; peut-être l'auteur leur accorde-t-il une valeur excessive sur le plan de la recherche...

Une première partie étudie la monnaie, les capitaux, les revenus. Le chapitre consacré au système monétaire est en tous points remarquable : à mon avis, on n'a jamais résumé de façon aussi claire et aussi concise cette question difficile. Le commerce du castor et celui du blé sont évoqués dans les deux chapitres suivants. Ni l'un ni l'autre n'ont permis l'émergence d'une "classe de capitalistes" : cette question paraît avoir été la préoccupation principale de l'auteur.

La seconde partie traite des gens de métiers. Ce sont là les pages qui comportent le plus de renseignements neufs, me semble-t-il. Les conclusions tirées par l'auteur rejoignent cependant celles de bien des historiens contemporains : "Quel que soit le secteur de l'économie de la Nouvelle-France qu'on considère, la pénurie de main-d'oeuvre en général et de gens de métier en particulier apparaît comme la pierre d'achoppement contre laquelle se butent les quelques initiatives prises, dans le domaine économique, par les intendants, les commerçants ou les particuliers" (p. 123). Easterbrook et Aitken avaient donné un diagnostic tout à fait analogue, mais sans le luxe de démonstrations que fournit ici Jean Hamelin.

Dans sa conclusion, l'auteur s'attache à un problème capital : existait-il une bourgeoisie canadienne-française sous le régime français ? Sans citer M. Michel Brunet, c'est évidemment à la thèse de celui-ci qu'il s'attaque. La réfutation me paraît décisive. Hamelin ne se contente pas de montrer que les riches commerçants étaient rares en Nouvelle-France, mais que les "millionnaires" de M. Brunet se situaient dans une structure économique si précaire que l'on ne saurait leur attribuer un rôle important dans un dynamisme économique quelconque. Il écrit : "L'absence d'une vigoureuse bourgeoisie canadienne-française en 1800 apparaît ainsi comme l'aboutissement du régime français, non pas comme une conséquence de la Conquête" (p. 137). On ne peut qu'être profondément d'accord.

Pourtant, il nous semble que le problème reste à poser. Hamelin a peut-être été un peu victime de l'état de la question proposé par M. Brunet : il paraît s'en être aperçu lui-même (voir la note, p. 132). Que faut-il entendre par "bourgeoisie" ? Le revenu semble être un mauvais critère pour définir une bourgeoisie du régime français. Mais il me paraît certain que cette société a connu une stratification quelconque. Il est fort possible que l'on puisse même parler d'une bourgeoisie — d'un certain type. Sur ce point, nous ne saurions être d'accord avec l'auteur quand il écrit : "Une étude comparative ne devrait venir qu'en dernière analyse" (p. 132). Pour l'homme de science, "bourgeoisie" est un concept fort complexe, et non pas une simple étiquette commode. Si le problème posé par M. Brunet appelle une considération plus minutieuse des données historiques, elle invite aussi à une définition plus minutieuse de la notion de bourgeoisie : les deux démarches devraient être solidaires.

Soulignons encore que ce petit livre est rédigé dans une langue très nette. On nous parle bien (p. 59) de cahiers "dont la principale faiblesse... est de se tarir subitement vers les années 1724-25". Mais nous n'avons relevé que quelques tournures de ce genre (pp. 45, 47, 57, 76...).

Fernand DUMONT

Département de Sociologie et d'Anthropologie,  
Université Laval.